

« Pantagruel » résiste

HISTOIRE 1940, octobre : une histoire courte qui évoque celle de toute la presse clandestine sous l'Occupation, dont l'essor reste stupéfiant si l'on songe aux mille difficultés qu'elle a rencontrées

LES GRANDES HEURES DE LA PRESSE (9/17)

Ce feuilleton, publié par la revue « L'Histoire » (2009 à 2012), est reparu en 2019 chez Champs-Flammarion. Signé par l'historien, ancien ministre, ex-président de la BNF et de Radio-France Jean-Noël Jeanneney, il fait revivre la saga séculaire du quatrième pouvoir en France

Jean-Noël Jeanneney

La Bibliothèque nationale de France recèle, parmi ses trésors, les seize numéros d'une des publications les plus éphémères et emblématiques qui soient : « Pantagruel », qui a la gloire d'avoir été, d'octobre 1940 à octobre 1941, le premier périodique clandestin de la Résistance.

Son rédacteur, unique, est Raymond Deiss. Issu d'une famille alsacienne, pianiste doué, il a formé son talent en Allemagne mais s'est engagé côté français en 1914. Il est capable d'enthousiasmes désordonnés et généreux. Son filleul, Robert Cusin, raconte qu'il s'est « passionné pour l'aviation, l'astronomie, l'occultisme, la navigation de plaisance. » Éditeur et imprimeur de musique à Paris, rue Rouget-de-Lisle, adresse prémonitrice, il a contribué à la notoriété d'Arthur Honegger, Georges Auric, Darius Milhaud, dont il a publié « Scaramouche », et de Francis Poulenc avec son « Concerto pour orgue ».

Deiss utilise les services de deux linotypistes complices, René et Robert Blanc, et effectue lui-même le tirage sur ses propres presses en offset.

La diffusion _ dix mille exemplaires _ est assurée en partie par le mouvement Armée des volontaires dont les militants organisent, par ailleurs, des filières d'évasion pour des prisonniers de guerre et la collecte de renseignements. Le reste du tirage est adressé par la poste à des « personnes relevées au hasard dans les annuaires ». Le signaler permet de leur dire qu'elles n'encourront aucune responsabilité si on retrouve « Pantagruel » chez elles _ et de les encourager à « le faire circuler ». En guise de pied de nez, la feuille est aussi envoyée au commandant du Gross Paris, qui siège à l'hôtel Continental, à deux pas de l'Imprimerie...

Une épigraphe de Rabelais

L'épigraphe, empruntée, bien sûr, à Rabelais, donne le ton : « Jamais [Pantagruel] ne se tourmentait, jamais ne se scandalisait. Ainsi est-il des lettres de dévotion comme de raison, et autorité se fit contenté en abîme. Car tout lui vint que le ciel courait et que la terre courait en l'oubli des hommes ne sont dignes d'écouter ses oraisons et travailler ses vers et esprits. »



« Pantagruel » fut produit et diffusé pendant une courte année, d'octobre 1940 à octobre 1941. Son créateur, Raymond Deiss, arrêté, fut exécuté en 1943 en Allemagne. PHOTOS MUSÉE DE LA RÉSISTANCE ET REPRODUCTION DR

que manoir de raison, si autrement se fût contristé et altéré ». Et la tonalité de l'écrit est fidèle à cette sérénité affichée sans que sa force en soit altérée.

Le rédacteur annonce d'entrée qu'il est animé par « l'espoir ardent de la victoire de l'Angleterre » et sa certitude que, déjà, peu de Français peuvent alors le croire... « L'Allemagne est au déclin de sa puissance ». Mais « il marque le souci, fécond pour l'avenir, de distinguer les nazis du peuple allemand, auquel il n'adressera au-

Alsacien, Raymond Deiss s'était engagé en 1914 côté français. Il prit soin de ne jamais confondre les nazis et le peuple allemand

cune « critique haineuse ». Il a blâmé « la rancune tenace et bornée contre l'Allemagne impériale et l'ineptie d'un traité inexécutable ». Seulement « ce n'est plus de cela désormais qu'il s'agit, pas plus que de savoir si les Anglais sont égoïstes ou non _ ils le sont _ mais de savoir comment se reconstruira une Europe nouvelle juste et viable. Nous ne pouvons pas faire confiance pour cela au rôle directeur de l'Allemagne et de l'Italie ».

Une obsession patriotique

Son but est de faire connaître, à partir de renseignements choisis surtout dans les radios étrangères, ce que dissimulent Vichy et l'occupant. Il démontre, avec des chiffres précis, que s'accroît sans cesse l'aide de Washington à Londres, pour qui « le temps travaille ». Puis

voisineront les nouvelles sur les succès militaires des Anglo-Saxons, la stigmatisation des écrits nazis, « Mein Kampf » au premier rang, et l'éloge de la dignité des Allemands après l'occupation de la Prusse par Napoléon en 1808 ; Fichte, Arendt ou Clausewitz, qui écrivait : « Je me refuse à espérer conjurer la colère du tyran en désarmant et à gagner sa confiance par une ignoble servitude ».

Peu de politique intérieure dans ces articles, dominés par l'obsession patriotique, sinon pour s'en prendre _ on n'est pas loin de l'esprit des débuts de la France libre _ au Front populaire, « de lugubre mémoire » ; mais avec cette notation : « Lorsque [celui-ci] nous a valu un flot de revendications sociales, les premiers à céder aux exigences les plus exagérées furent les mauvais patrons. De même maintenant : les néo-hitlériens sont, en grande partie, ceux qui, jadis, insultèrent le plus le peuple allemand ». Le même opprobre vaut pour L'Action française : « Pantagruel » ironisera sur Charles Maurras, « le raseur extravagant et fantasque qui s'est jeté à terre pour adorer les vainqueurs du moment ». Et aux antisémites, la feuille rappelle, à l'heure des lois infâmes de Vichy, « l'admirable parole » de Goethe : « Les haines de race sont des vices de la populace ».

Quant à Pétain, il est encore ménagé _ par le silence au moins _ cité une fois seulement dans ce numéro initial : « Le Maréchal aurait dit qu'il voudrait voir la France devenir une nation de paysans : ils seraient, hélas, des paysans sans cheptel... » « Pantagruel » espérera brièvement, après le renvoi de Laval, le 13 décembre, que le Pétain de Montoire serait capable de se ressaisir, son patriotisme « mé-



tant encore attention et respect ». L'avènement de Darlan dissipera ces dernières illusions.

Décapité à la hache à Cologne

À la fin seulement, le rédacteur se laisse aller à quelque grandiloquence : « Vous, Français inertes et veules, ralliés à nos ennemis dans l'espoir ignoble de jouir de nouveau médiocrement de richesses misérables, ne lisez pas Pantagruel [...]. Mais vous, Français héritiers spirituels des millions de ceux qui humblement donnèrent leur vie en silence pour la grandeur de la Cause française, [...] ralliez-vous moralement au général de Gaulle, qui, seul, maintient à la face du monde les traditions françaises d'héroïsme et de respect de la parole donnée. Soutenu par le peuple anglais dont le flegme et les résolutions inébranlables sont légendaires, IL VAINCRA ! »

Le seizième numéro sera le dernier. Arrêté en octobre 1941 avec 45 militants de l'Armée des volontai-

Pantagruel, dans un élan patriotique encore peu partagé, appelle les Français à se rallier au général de Gaulle

res, Raymond Deiss sera déporté en Allemagne, condamné à mort avec 6 de ses camarades et décapité à la hache dans la cour de la prison de Cologne, le 24 août 1943.

Cette histoire si courte parle pour celle de toute la presse clandestine, qui compta plus de 1 000 titres et dont l'essor reste, en somme, stupéfiant pour qui mesure les difficultés qu'elle a ren-

contrées. Tirant à environ 100 000 exemplaires en janvier 1941, elle dépasse les 2 millions à la veille de la Libération, avec autant de lecteurs que la presse de Vichy. Une presse intimement liée à la genèse des mouvements dont l'identité même a été forgée et l'influence assurée de la sorte : ainsi pour « Combat », « Libération », « Francs-Tireurs et partisans » ou encore « Défense de la France », dont la publication éponyme a atteint jusqu'à 450 000 exemplaires.

Des terribles risques

Tous ont dû relever, mais à une tout autre échelle, les mêmes défis que « Pantagruel ». Ceux du recueil des nouvelles s'appuyant à partir de 1942 sur le Bureau d'information et de presse, suscité par Jean Moulin, agence clandestine, et les radios anglaise, suisse puis de Brazzaville et d'Alger ; de l'approvisionnement, coûteux, en papier et matériels divers ; de la fabrication, dans des imprimeries cachées mais forcément bruyantes ; de la diffusion, à laquelle la poste n'a plus pu pourvoir à ce niveau de tirage, et qui soumettait à de terribles risques, comme les journalistes et les typographes, les équipes qui s'en chargeaient.

Le supplice de Raymond Deiss a été ainsi suivi par celui de milliers de résistants qui se sont sacrifiés à cette grande cause.

« «Pantagruel» fait de la résistance », L'Histoire n°357, octobre 2010.

<https://www.lhistoire.fr/les-grandes-heures-de-la-presse-pantagruel-fait-de-la-resistance>

> Demain, dans « Sud Ouest Dimanche » « Marie Claire » ou la révolution des femmes.